

TIAGO RODRIGUES

# By Heart

*Apprendre par cœur*

*Traduit du portugais par*

Thomas Resendes

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*Ce texte a été créé dans une mise en scène et une interprétation de l'auteur.*

*La première a eu lieu le 19 novembre 2013 au Maria Matos Teatro Municipal, à Lisbonne (Portugal).*

*Il a été joué pour la première fois en France le 3 novembre 2014, au Théâtre de la Bastille à Paris.*

Production : Mundo Perfeito.

Production exécutive : Rita Mendes.

Direction de production : Magda Bizarro.

Coproduction : O Espaço do Tempo (Portugal), Maria Matos Teatro Municipal (Lisbonne).

Photo de couverture

*Une jeune fille lit un livre*

Canada. Dept. of Manpower and Immigration  
Library and Archives Canada  
(photographe inconnu)

© 2015, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

**[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)**

ISBN 978-2-84681-459-1

*Note du traducteur*

*Cette pièce fait référence au « sonnet 30 » de William Shakespeare, dans sa version originale, dans la traduction française de Charles-Marie Garnier et dans la traduction portugaise de Vasco Graça Moura.*

*L'auteur s'est également librement inspiré d'une interview télévisée de George Steiner ainsi que du roman Fahrenheit 451 de Ray Bradbury.*

## PRÉFACE

*Prince, je ne peux pas dire que je vole vers toi*

« La dernière chose à s'échapper de nos lèvres moribondes peut très bien être un poème. » Voilà ce qu'écrit l'essayiste Joseph Brodsky. Ça ou quelque chose d'approchant. Je cite de mémoire. Brodsky défend l'idée que le poème est comme un mécanisme qui nous aide à appréhender le monde, qui simplifie la tâche d'appréhender ce même monde. Le poème serait alors, plus qu'une fin, un moyen, un outil pour atteindre l'objectif de connaître un monde par cœur. Ainsi, la poésie serait l'art de créer des procédés mnémoniques.

« Comme s'il était conscient de la fragilité et de la malhonnêteté des facultés humaines, le poème pointe la cible de la mémoire humaine, parce que la mémoire est généralement la dernière chose à disparaître, même

lorsque toute notre existence autour de nous se décompose, comme si nous voulions garder une mémoire de cette décomposition. » Une fois encore, je cite Joseph Brodsky de mémoire. Et je comprends de quoi il parle lorsqu'il revendique que notre physiologie se trouve sans défense devant l'invasion poétique. En raison de mon travail de comédien, des textes sont entrés en moi, ils se sont installés et ne m'ont plus jamais quitté. Ce sont des occupants discrets qui habitent ma mémoire, mais qui peuvent être réveillés à n'importe quel moment.

L'un de ces textes qui vivent en moi est celui d'un spectacle que j'ai présenté à Paris, au Théâtre de la Bastille, avec la compagnie de théâtre tg STAN, en 2001. *Les Antigones* est, lui aussi, un spectacle qui jamais ne me quitte. Si, au petit déjeuner ou n'importe quand, on me disait que le soir même il me faudrait présenter ce spectacle, je n'hésiterais pas un instant à relever le défi. Il suffirait de réveiller l'occupant. Il ouvrirait la bouche et dirait, en français, le texte de Sophocle parcouru à « vol d'oiseau » par Cocteau. Ce texte qui jamais ne m'a quitté depuis le jour où je l'ai appris par cœur.

« Prince, je ne peux pas dire que je vole vers toi. Ça non. Je me suis souvent arrêté en route. Je disais : n'y va pas, n'y va pas. Mais, d'autre part, si Créon se renseigne ailleurs, tu risques davantage. La route est courte mais la route était longue. Bref, voilà, bref. Je n'ai rien de bon à t'apprendre. » Je cite de mémoire, avec la certitude que je cite textuellement, c'est-à-dire mot à mot. Tel que je pourrais le faire avec le reste du texte des gardes et de Hémon, aussi bien dans la version de Cocteau que dans celle d'Anouilh.

C'est pour vivre avec ces discrets occupants de la mémoire que, quand ma grand-mère allait devenir aveugle et qu'elle m'a demandé un livre qu'elle pourrait apprendre par cœur, afin de pouvoir lire mentalement quand elle ne verrait plus, je me suis lancé dans un voyage. Un voyage littéraire et labyrinthique qui, aujourd'hui encore, se poursuit. Parce que je savais que c'était un voyage en quête de ces mots qui pourraient être les derniers de ma grand-mère et, qui sait, mes propres derniers mots.

TIAGO RODRIGUES

Bonsoir. Merci d'être là. Comme vous voyez, il y a dix chaises vides sur la scène. Je voudrais que dix spectateurs prennent place sur ces chaises. Avant que vous acceptiez mon invitation avec enthousiasme, je voudrais vous dire que ces dix spectateurs vont apprendre un texte par cœur. Un texte court, pas trop difficile, pas trop simple non plus. C'est un texte possible. Ces dix spectateurs n'auront pas à jouer la comédie. Ils n'auront rien à faire de particulier. Tout sera calme et normal. Moi aussi, je suis allergique au théâtre interactif. Je ne vais pas manipuler ces dix personnes et si je le fais, je le ferai doucement. Tandis que vous réfléchissez à mon invitation, je voudrais vous demander d'éteindre vos portables, si c'est possible. Et aussi, vous dire que le spectacle ne commencera que lorsque ces dix chaises seront occupées.

Merci.

*(Dix spectateurs se décident à monter sur la scène et s'asseyent sur les chaises.)*

Il y a des bouteilles d'eau là-bas. Vous pouvez les prendre quand vous voulez, même si je suis en train de parler, ça ne me dérange pas. Ça me dérange un peu, mais pas trop. Vous êtes comme chez vous, ou presque : vous êtes comme chez moi. Merci d'être là. Merci.

Quand je vais rendre visite à ma grand-mère au village, j'ai l'habitude d'apporter des petits cadeaux pour la maison. Confiture, saucisson, fromage, huile d'olive, olives, amandes. Mais à l'occasion de l'une de mes visites, j'ai apporté des livres. Des cageots remplis de livres. Et ce qui arriva lors de cette visite me rappela une émission de télévision. Une émission de la chaîne hollandaise VPRO, que j'avais vue quelques années plus tôt. De retour chez moi, je recherchais cette émission sur Internet. Elle s'intitule *De la beauté et de la consolation. Van de schoonheid en de troost* en néerlandais. *Van de schoonheid en de troost, De la beauté et de la consolation*. L'auteur de l'émission s'appelle Wim Kayzer, un journaliste hollandais. Et dans un des

épisodes, Wim Kayzer interviewe le professeur de littérature George Steiner. Je retrouvai cet épisode sur Internet, je le téléchargeai sur mon ordinateur. J'en devins obsédé. Tous les jours, je revoyais cet épisode – comme un gamin qui veut qu'on lui raconte chaque soir la même histoire et si on la raconte avec un détail différent, il dit : « Non, ce n'est pas comme ça. » Et comme ce gamin, j'ai appris cet épisode par cœur.

George Steiner.

*(Tiago tend un livre ouvert sur les mots « George Steiner » à un spectateur assis sur la scène.)*

George Steiner, assis dans un fauteuil. Derrière lui, une étagère encombrée de livres. Il porte une chemise à rayures grises et blanches, un pull rouge sans manches, une cravate noire. C'est l'image type du vieil érudit, mais parfois, quand il parle, il arbore une expression de joie enfantine.

George Steiner, *De la beauté et de la consolation*, début de citation :

« 1937, congrès des écrivains soviétiques. La pire année, l'une des pires années. Les gens tombaient comme des mouches tous les jours. Les amis de Boris Pasternak... »

*(Tiago tend un livre ouvert sur les mots « Boris Pasternak » à un spectateur assis sur la scène.)*

« ... Les amis de Boris Pasternak se réunirent autour de lui et lui dirent : “Si tu parles pendant le congrès, ils vont t’arrêter. Et si tu ne parles pas, ils t’arrêteront tout de même, pour insubordination ironique.” Deux mille personnes étaient présentes. Jdanov, l’assassin politique stalinien, était là, assis sur la scène. Le congrès dura trois jours et tous les discours disaient : “Merci au frère Staline”, “Merci au père Staline”, “Merci au nouveau modèle de vérité stalinienne” ; et pas un mot de Pasternak. Au troisième jour, ses amis lui dirent : “Quoi que tu fasses, ils vont t’arrêter. S’il te plaît, peut-être devrais-tu dire quelque chose. Quelque chose que nous pourrions garder en nous, quand tu seras en prison.” Pasternak était un homme incroyablement

beau. Il mesurait plus d’un mètre quatre-vingts. »

Pasternak.

*(Tiago montre son tee-shirt où est reproduit le visage de Pasternak.)*

« Quand il se levait, tout le monde le remarquait. Pasternak se lève. »

*(Tiago se lève avec le spectateur tenant le livre ouvert sur les mots « Boris Pasternak ».)*

« On me dit que le silence s’entendait jusqu’à Vladivostok. Et quand Pasternak monta sur la scène, il lança un numéro. »

*(Tiago tend un livre ouvert sur le chiffre « 30 » à un spectateur assis sur la scène.)*

« Un numéro, et deux mille personnes se levèrent. C’était le numéro d’un certain sonnet de William Shakespeare que Pasternak avait traduit en russe, et dont les Russes disent encore aujourd’hui que c’est, avec ceux de